

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC.

VIII. — JAMES WOLF. — (Suite.)

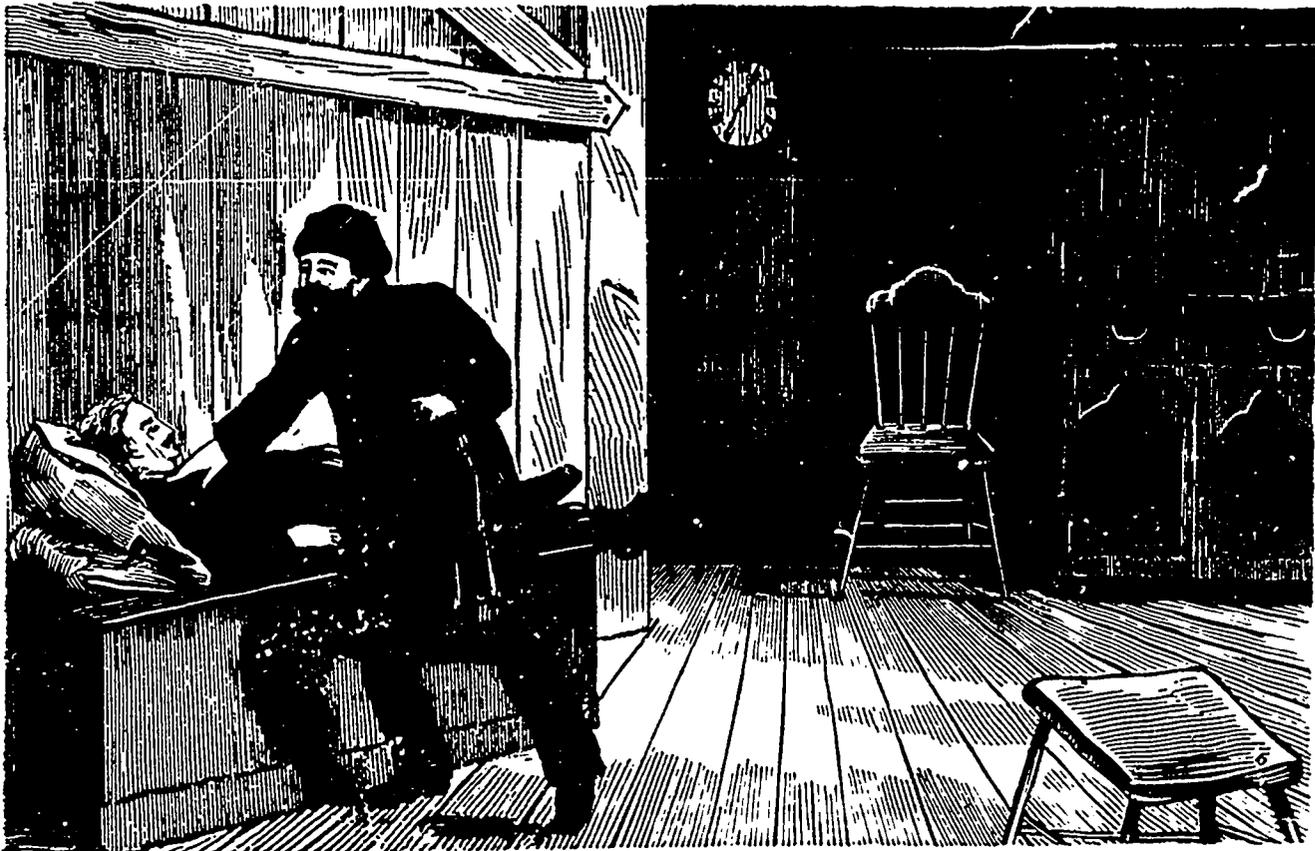
— Il attend que la mauvaise saison nous oblige à nous ren-
 tuu barquer, diofficier avec dépit.
 — Bah ! d'un moment à l'autre, il peut avoir sur les bras

bois à Sa Magesté le roi, qui attachera bientôt le fleuron du Cana-
 da à sa belle couronne d'Angleterre.

Un hurra enthousiaste répondit à ce toast.

James Wolf se tourna alors vers les deux serviteurs restés
 debout près du dressoir et leur ordonna d'un geste de sortir.

On en était à la fin du repas, les bouteilles commençaient à



Jean d'Arramonde dormait d'un profond sommeil lorsqu'il sentit une main lui toucher l'épaule.

l'armée du général Amherst qui doit venir de l'intérieur des ter-
 res se joindre à nous... Que fera-t-il avec ses six mille hommes
 contre nos soixante mille soldats ?

James Wolf se tourna vers l'officier qui venait de parler et
 lui dit d'une voix grave :

— Nous ne devons pas compter sur le secours du général
 Amherst. Avant qu'il ait pu venir faire sa jonction avec nous, la
 neige et les glaces nous aurons chassés d'ici... Il faut agir par
 nous-mêmes et agir rapidement.

Il y eut un mouvement d'attention parmi les officiers anglais,
 un grand silence s'établit.

— Messieurs, dit le général Wolf en élevant son verre, je

circuler et les visages des convives reflétaient les couleurs roses
 des verres bien remplis.

Seul, le général anglais gardait sa froide et impassible con-
 tenance, mais le feu de ses prunelles sembla tout à coup s'animer
 tandis qu'il continuait :

— Messieurs, je vous ai réunis pour vous dire que demain
 matin nous attaquerons les Français. Vous, colonel Clock, vous
 ferez avancer votre artillerie cette nuit sur la crête du ravin de
 Montmorency, et dès le lever du soleil vous commencerez le feu. Je
 sais de bonne source que les Français n'ont que dix pièces à op-
 poser à vos cent vingt canons. En même temps, le major Hawson
 se portera par la droite avec deux mille hommes, traversera le

ravin et commencera une attaque sur la gauche des Français pour les attirer de ce côté. Avec le gros de nos forces, je m'avancerai alors le long du Saint-Laurent et j'enlèverai les retranchements de M. de Montcalm. Le rendez-vous est à midi, à Québec.

Il se leva en achevant ces mots prononcés d'une voix nette et vibrante, et, adressant un salut aux officiers réunis autour de lui :

— Vous avez, dit-il, des dispositions à prendre pour la bataille de demain. J'espère que vous saurez communiquer votre ardeur aux troupes que vous commandez. Songez que dans vingt-quatre heures, s'il plaît à Dieu, le drapeau d'Angleterre flottera sur les murs de Québec.

Le jeune général se retira dans la modeste chambre que lui avait cédée le forgeron Dargonno et passa la nuit à expédier des ordres en vue de la bataille décisive qu'il comptait livrer le lendemain matin à la petite armée française.

Dès que le dernier officier anglais fut sorti, Jean d'Arramonde se glissa hors de sa cachette, descendit dans la salle et vint s'asseoir près du forgeron qui se chauffait à la flamme claire du foyer.

— Eh bien ! demanda ce dernier à voix basse, quelles nouvelles ?

— Il faut que je retourne sur-le-champ au camp de M. de Montcalm, dit le gentilhomme français sur le même ton. Pouvez-vous me servir de guide ?

Pierre Dargonno secoua la tête.

— Difficile ! dit-il laconiquement.

— Il le faut, entendez-vous ? il le faut ! reprit d'Arramonde en se levant. Si vous refusez de m'accompagner, j'irai seul ; je saurai bien franchir la rivière qui coule au fond du ravin, et, une fois la rivière passée, j'arriverai facilement au camp.

— Vous avez trouvé une barque pour vous amener ici, vous n'en trouverez pas pour retourner de l'autre côté ; les Anglais les ont toutes fait brûler. D'ailleurs la lune brille cette nuit comme un soleil et les sentinelles ennemies font bonne garde.

Il réfléchit un instant.

— Je connais bien un passage sous le saut de Montmorency ; je m'amusais à le franchir étant enfant, et j'espère que l'âge n'a pas encore brisé mes jambes. Mais c'est un endroit dangereux, qu'il faut bien connaître pour s'y hasarder... Est-ce que vous ne pourrez pas me confier ce que vous avez à dire là-bas ?

Jean d'Arramonde eut un moment d'hésitation. Mais, après avoir jeté un coup d'œil sur la calme et honnête figure du forgeron, il se reprocha ce mouvement de défiance.

— Combien vous faudra-t-il de temps pour arriver au camp de M. de Montcalm ? demanda-t-il.

— Deux heures.

— Bien.

Et, se penchant vers l'oreille du forgeron, il lui confia ce qu'il venait d'entendre et lui recommanda surtout de bien retenir la disposition que le général Wolf comptait donner à son armée.

— Vous irez droit à la tente de M. de Lévis qui commande les troupes opposées aux Anglais. Vous lui ferez part de cette grave nouvelle et vous lui direz que c'est le marquis Jean d'Arramonde, officier de Sa Majesté, qui vous envoie vers lui.

Le forgeron courut prendre un grand manteau dont il s'enveloppa, un bonnet de fourrures qu'il s'enfonça sur la tête jusqu'aux oreilles, et, revenant vers Jean d'Arramonde :

— Votre commission sera faite, dit-il. Si le saut de Montmorency n'est pas plus méchant que de coutume, je passerai...

Demain matin, au lever du jour, je serai revenu, à moins que...

Il s'approcha plus près du jeune gentilhomme et lui dit en adoucissant un peu la rudesse de sa voix :

— Si je ne suis pas de retour demain matin, vous annoncerez la chose tout doucement à la bonne femme... Vous savez, à son âge, un coup comme celui-là pourrait la tuer... Vous lui direz que son homme a voulu se rendre utile à la brave armée de M. de Montcalm et qu'il n'a pas été assez heureux pour réussir... Vous lui direz ce que vous voudrez enfin, mais doucement, n'est-ce pas ? bien doucement.

Et Pierre Dargonno, se retournant brusquement comme pour cacher son émotion, se dirigea vers la porte.

Mais d'Arramonde le rappela,

— Votre main mon ami, dit le gentilhomme avec élan, et merci au nom de M. de Montcalm et de ses soldats, auxquels vous portez peut-être la victoire !

Après avoir échangé avec Jean d'Arramonde une silencieuse étreinte, le forgeron se glissa hors de sa maison et, suivant l'ombre des murailles, se dirigea vers le ravin de Montmorency.

IX

LA BATAILLE DE MONTMORENCY.

Le lendemain matin, au lever du jour, Jean d'Arramonde dormait d'un profond sommeil sur un coffre placé dans l'angle de la salle basse de l'auberge, lorsqu'il sentit une main lui toucher l'épaule.

Il sauta aussitôt sur ses pieds ; Pierre Dargonno était près de lui.

— Eh bien ? demanda Jean d'Arramonde.

— Eh bien ! votre commission est faite, répliqua le forgeron en ôtant son manteau et son bonnet de loutre tout ruisselants d'eau. M. de Lévis est prévenu. Ah ! ça n'a pas été sans peine que je suis arrivé là-bas !... La cascade a dérangé bien des rochers depuis vingt ans, et je ne retrouvais pas mon passage d'autrefois. J'ai failli être entraîné plus d'une fois dans le gouffre... Mais enfin, me voici.

— M. de Lévis ne vous a-t-il pas chargé d'autres ordres pour moi ?

— Si fait. Il m'a dit d'abord de vous remercier de l'avis important que vous lui donniez. Puis il a ajouté : « Les Anglais seront repoussés et battus aujourd'hui. Mais ils ne s'en tiendront pas là, car ils sont nombreux, et leur général voudra probablement tenter plusieurs actions décisives avant que les glaces viennent paralyser les mouvements de son armée. »

« M. de Lévis vous prie de rester encore quelque temps dans ce village et d'informer M. de Montcalm de tout ce que vous pourrez découvrir au sujet de leurs projets.

— Avec votre aide, mon brave Dargonno, j'espère que cela sera facile, dit Jean d'Arramonde que ce premier succès remplissait de joie et d'espoir. Vous allez sortir du village, gagner les environs et vous tenir au courant des divers incidents de la bataille qui va s'engager. Moi, je reste ici ; il y viendra peut-être des officiers anglais dans la journée et je dois entendre ce qu'ils diront.

De longues heures s'écoulèrent.

Enfin, vers midi, un coup de canon rententit. Le gentilhomme béarnais, qui à ce moment était assis entre les deux valets du général anglais, près de la grande cheminée du forgeron, ne put s'empêcher de tressaillir.

Il savait que la partie qui venait de s'engager là-bas, sur les bords de la rivière Montmorency, serait sans doute décisive.

Son cœur battit vivement ; il regretta l'ordre qu'il avait donné à Pierre Dargonno ; il aurait voulu courir lui-même sur une hauteur voisine, assister au moins de loin à ce combat auquel il ne pouvait prendre part, en suivre les émouvantes péripéties...

Et il était condamné à l'inaction, et cette cruelle incertitude devait peut être durer jusqu'à la fin du jour !...

Le général Wolf avait quitté dès le matin la maison du forgeron pour donner ses derniers ordres, presser la marche des troupes et assurer le succès de l'attaque formidable et soulaine qu'il avait résolu de diriger contre la petite armée française.

Vers une heure, on amena dans la salle basse un de ses aides de camp qui avait été blessé.

Quelques instant après, un chirurgien vint le panser.

— Eh bien ! demanda rapidement le médecin anglais en faisant son pansement, quelles nouvelles.

— Tout va bien, répliqua le blessé dont le visage animé reflétait encore les ardeurs du combat. La batterie de cinquante grosses pièces d'artillerie que nous avons sur le bord de la rivière a d'abord ouvert le feu. Malheureusement les positions françaises qu'elle était chargée de balayer avaient été dégarnies d'avance, comme si l'ennemi avait prévu notre attaque et connu notre plan. Trois vaisseaux embossés dans le Saint-Laurent devaient faire converger leurs feux avec ceux de cette batterie ; mais par suite du mouvement de l'armée française, toute cette formidable artillerie s'est trouvée inutile. C'était un contre-temps fâcheux... Le général Wolf a alors donné l'ordre à l'infanterie de se porter en avant ; nos troupes, supérieures en nombre, ont fait une furieuse attaque qui a réussi. Au moment où j'ai quitté le champ de bataille, les Français reculaient, nous abandonnant une redoute où nos gens s'établissaient. Ce soir, selon sa promesse, le général Wolf plantera le drapeau d'Angleterre sur les murs de Québec.

Jean d'Arramonde devint pâle ; cette terrible nouvelle de la défaite probable de l'armée française l'avait atterré. Il resta un instant le regard fixe et hagard devant les tisons qui achevaient de se consumer dans lâtre.

On entendait encore les lointaines détonations du canon. Ce bruit sourd et persistant dura près de deux grandes heures. D'Arramonde reprit un peu courage.

— Puisque les batteries anglaise continuent leur feu, se dit-il, c'est que l'armée de M. de Lévis fait bonne contenance et ne lâche pas pied... Ce bruit lointain vient toujours avec la même intensité ; les canons anglais n'ont donc pas gagné du terrain...

Mais ces conjectures ne suffisaient pas à calmer l'angoisse qui déchirait le cœur du gentilhomme béarnais.

Il en était presque à maudire la pensée qu'il avait eue de venir dans le camp ennemi au lieu de combattre et de mourir au milieu des soldats qui défendaient Québec, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et Pierre Dargonno entra.

Tandis que Jean d'Arramonde restait au poste qu'il s'était assigné, le brave forgeron avait gagné une hauteur voisine située près de la rivière et d'où l'on pouvait facilement suivre les mouvements des deux armées.

Eu le voyant arriver haletant et couvert de sueur, d'Arramonde comprit que le combat venait sans doute de se terminer.

Mais la présence de l'officier blessé et les deux valets lui imposait une extrême prudence.

Il dut faire un effort sur lui-même pour ne pas courir au-devant du forgeron ; il resta assis sur son escabeau, regardant tou-

jours avec une indifférence apparente les dernières braises du foyer.

Pierre Dargonno, de son côté, ne se pressait pas de venir dire au jeune officier le résultat de la bataille.

Il ôta son manteau, le suspendait à un clou et tournait dans la pièce, feignant de ranger les meubles.

A un moment, l'officier blessé, qui était assis pâle et défait dans l'unique fauteuil de la maison, demanda de quoi écrire

— Nicolas, s'écria aussitôt le forgeron en s'adressant à son prétendu neveu, viens m'aider à prendre cette table !

D'Arramonde quitta la place qu'il occupait près du feu entre les deux grands valets anglais et s'approcha de Pierre Dargonno.

Ce dernier lui dit précipitamment à voix basse

— Battus, battus à plate couture !

— Qui cela ?

— Les Anglais, parbleu !

Jean d'Arramonde eut un tel mouvement de joie qu'il faillit laisser tomber la lourde table de chêne dont il tenait un des bouts.

Lorsqu'ils eurent placé cette table devant l'officier anglais, Pierre Dargonno s'adressa de nouveau au gentilhomme béarnais.

— Viens ça, mon neveu, dit-il, tu me donneras un coup de main pour changer une barrique dans le cellier.

Et dès qu'ils furent enfermés dans le cellier.

— Ah ! monsieur, monsieur, s'écria le brave forgeron avec élan, quel dommage que vous n'ayez pas vu ça !... Tout d'abord les canons des Anglais ont fait un tel tapage que j'ai bien cru que la pauvre petite armée de M. de Montcalm allait être réduite en poussière... mais lorsque le nuage de fumée s'est dissipé et que les canonniers anglais ont voulu juger l'effet de leurs coups, ils se sont aperçus que le camp était évacué et que leurs boulets avaient été rouler au milieu des tentes vides et des tranchées abandonnées. Alors ils ont voulu attaquer les nôtres avec leur infanterie. De grandes masses noires s'engagèrent dans le ravin et profitèrent de la marée basse pour passer. Les Français ne disaient rien. Pourtant, tout à coup, au moment où les Anglais se déployaient et commençaient le feu, des volées de mitraille arrivèrent dans leurs rangs et les couchèrent par terre. On aurait dit le vent soufflant dans un champ de blé. Ah ! M. de Lévis n'avait que quelques canons, mais je vous réponds qu'ils étaient supérieurement manœuvrés. La batterie de cinquante grosses pièces que les Anglais ont établie avec tant de mal de ce côté-ci de la rivière à voulu riposter. Mais de l'autre côté il y a un bois, et ce bois était rempli de bons tireurs canadiens qui tuaient les canonniers anglais les uns après les autres... Enfin, au bout de sept heures d'un combat si acharné que la terre en tremblait, j'ai vu, monsieur, j'ai vu les Anglais repasser la rivière en désordre... Ils étaient battus ! Ça leur apprendra à venir se frotter à M. de Montcalm et à M. de Lévis !... Tenez, tenez, les entendez-vous ?

Le silence qui régnait dans le village depuis que les sourdes détonations du canon avaient cessé venait d'être troublé par une sorte de clameur confuse qui augmentait peu à peu.

Jean d'Arramonde rentra dans la grande salle.

A travers les petits carreaux verdâtres de la fenêtre, il aperçut des groupes d'hommes marchant d'un pas lassé ; il vit passer de gros fourgons, des cavaliers dont les chevaux boitaient ; il entendit les voix des officiers ralliant leurs soldats et les cris des soldats s'appelant entre eux.

Dans le grand fauteuil où il était assis, l'officier blessé se redressa, les deux mains crispées sur les montants de chêne, le cou tendu, l'œil inquiet.

Les deux valets du général, silencieux et apathiques, se chauffaient toujours au feu presque éteint.

Soudain on entendit le piétinement de plusieurs chevaux devant la maison.

Puis la porte s'ouvrit brusquement ; et un jeune homme entra dans la salle d'un pas vif et animé qui faisait sonner ses éperons.

L'officier anglais resta immobile, dans l'attitude du respect.

Le jeune homme qui venait d'entrer était le général Wolf.

D'un geste rapide et impatient, il congédia ses deux valets, Pierre Dargonne et d'Arramonde ; et s'approchant ensuite de son aide de camp :

— Vous êtes blessé, Thomas Ward ? demanda-t-il.

— Oui, mon général.

— Sérieusement ?

— Le chirurgien m'a laissé de l'espoir.

— Tant mieux ! vous pourrez voir notre revanche.

— Ainsi notre attaque de ce matin...

— A échoué... Nous avons été trahis, Thomas Ward. Le pont de bateaux que j'avais fait établir cette nuit sur la rivière Montmorency a sauté au lever du jour ; nous avons dû attendre la marée basse et notre mouvement a été retardé... L'ennemi avait massé toute son artillerie au point même où le gros de nos forces devait tenter l'attaque... C'est partie remise.

Puis, après une pause :

— Nous avons perdu plus de mille hommes, dit-il d'une voix sourde.

Il se croisa les bras, marcha quelque temps dans la salle de son pas fiévreux, agité. S'arrêtant ensuite tout à coup et fixant son regard ardent droit devant lui :

— Décidément, dit-il avec une sorte d'enthousiasme contenu, M. de Montcalm est un grand général et je suis fier d'avoir un tel adversaire !

X

LE MANIFESTE DU GÉNÉRAL WOLF.

Le jour suivant, le commandant en chef de l'armée anglaise quitta le village de l'Ange-Gardien et alla s'établir dans son camp, au milieu de ses troupes.

Ce départ contraria vivement Jean d'Arramonde ; il ne pouvait espérer se glisser au milieu des lignes anglaises ni surprendre désormais les secrets du général ennemi.

Pendant plusieurs jours, il erra dans le village à peu près désert, maudissant le sentiment de défiance qui avait conseillé à James Wolf de demeurer au sein de son armée et de s'isoler des habitants de l'Ange-Gardien, auxquels il attridait sans doute l'indiscrétion qui avait contribué à faire manquer son attaque de la veille.

Deux semaines se passèrent. Enfin Jean d'Arramonde désespérant de pouvoir accomplir jusqu'au bout la mission difficile dont il s'était chargé, songe à retourner au camp français et à reprendre sa place parmi les défenseurs de Québec.

Ce ne fut pas sans un vif sentiment de tristesse qu'il s'arrêta à cette résolution. Le succès qu'il avait obtenu la veille de la bataille de Montmorency lui avait donné l'espoir qu'il pourrait encore rendre d'utiles services à l'armée de M. de Montcalm. Mais le temps se passait et il ne recueillait aucun renseignement certain sur les projets que pouvait méditer le général Wolf.

Il constatait seulement qu'un grand découragement paraissait s'être mis dans l'armée anglaise.

Les soldats se plaignaient tout haut de l'inaction où on les laissait ; les officiers étaient soucieux, car ils voyaient s'avancer à grands pas la fin d'une campagne dont ils avaient escompté à l'avance les résultats décisifs et glorieux.

Dans un mois, les mauvais temps allaient commencer ; il faudrait se rembarquer sur les vaisseaux qui les avaient amenés et battre honteusement en retraite, sans avoir pu, avec leurs vingt mille soldats, entrer dans cette ville de Québec à demi détruite par le bombardement et défendue par cinq mille combattants.

Un matin donc, Jean d'Arramonde annonça au père Joseph et à Pierre Dargonne son dessein de retourner au camp de Montcalm.

Il pria le forgeron de lui indiquer le passage qu'il connaissait sous le saut de Montmorency, et il fut convenu que, le soir même, Dargonne le conduirait aux avant-postes de l'armée française.

Quelques heures après, vers midi, le gentilhomme béarnais aperçut à travers la fenêtre de l'auberge un rassemblement formé sur la place de l'Église.

Il sortit aussitôt et se dirigea de ce côté.

Une dizaine d'habitants du village étaient groupés autour d'une affiche qui venait d'être apposée contre l'une des chapelles latérales.

Un robuste paysan canadien, appuyé sur son bâton, faisait la lecture à haute voix.

Cette affiche était ainsi conçue :

« De par Son Excellence, major général, James Wolf, commandant en chef les troupes de Sa Majesté Britannique sur la rivière Saint-Laurent.

« 25 juillet 1759.

« Son Excellence, piqué du peu d'égards que les habitants du Canada ont eu à son placard du 29 juin dernier, (*) est résolu de ne plus écouter les sentiments d'humanité qui le portent à soulager les gens aveugles sur leur propre intérêt. Les Canadiens, par leur conduite, se montrent indignes des offres avantageuses qu'il leur faisait. C'est pourquoi il a donné l'ordre aux commandants de ses troupes légères et autres officiers de s'avancer dans le pays pour y saisir leurs troupeaux et y détruire et renverser ce qu'ils jugeront à propos. Au reste, comme il se trouve fâché d'en venir aux barbares extrémités dont les Canadiens et les Indiens, leurs alliés, lui montrent l'exemple, il se propose de différer jusqu'au 10 d'août prochain à décider du sort des prisonniers envers lesquels il usera de représailles, à moins que pendant cet intervalle les Canadiens ne viennent se soumettre aux termes qu'il leur a proposés dans son placard et par la soumission toucher sa clémence et le porter à la douceur.

« Donné à Saint-Henri, le 25 juillet 1759.

« Joseph DALLING, major des troupes légères. »

(*) Ce premier placard, affiché par Wolf au moment où il fut en présence des Français, était arrogant et plein de menaces. Il débutait ainsi : « Le roi mon maître, justement irrité contre la France, résolu d'en abattre la fierté en vengeant les injures faites aux colonies anglaises, s'est enfin déterminé à envoyer au Canada l'armement formidable de terre et de mer que les habitants voient avancer jusqu'au centre de leur ville. Il a pour but de priver la couronne de France des établissements les plus considérables dont elle jouit dans le nord de l'Amérique ; c'est à cet effet qu'il lui a plu de m'envoyer dans ce pays à la tête de l'armée redoutable actuellement sous mes ordres... »

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

XI

— Inutile de m'annoncer, Catherine, je connais le chemin.

Elle monta sans hésiter l'escalier vermoulu, tandis que la vieille femme la suivait des yeux tout ébahie, et frappa à la porte du salon.

Une sorte de grognement lui apprit que quelqu'un se trouvait de l'autre côté de cette porte, et elle entra résolument.

— Bonjour mon oncle !

Avant que M. Bausset eût pu revenir de sa surprise, elle était à ses côtés, serrant malgré lui sa main décharnée et fixant sur ses yeux froids et durs un regard pénétrant et acéré.

Il ne dit pas un mot. Elle avança tranquillement un fauteuil, et s'assit en face de lui.

— Je suppose que vous ne me reconnaissez pas, dit-elle avec son aisance accoutumée.

— Non, répondit-il sèchement ; mais je dois penser que vous êtes la fille de Jules.

— Et moi, je dois croire que vous n'éprouvez pas un grand plaisir à recevoir ma visite, répliqua-t-elle avec calme. Soyez tranquille ; je ne m'impose à personne, et vous ne me verrez pas souvent si vous ne le désirez pas. Seulement j'ai cru devoir vous remercier des cinquante francs que vous m'avez envoyés.

— Vous auriez pu vous dispenser de reconnaissance pour cette misère.

— Vous avez raison, dit-elle avec sang-froid, c'est une misère, de la part d'un homme riche comme vous à une femme pauvre comme moi. Je vous remercie, cependant, mais ce n'est pas à dire que je vous doive une bien vive gratitude, car je ne fais cas que des dons offerts affectueusement, et vous n'éprouvez pour moi aucun intérêt.

Il la regardait avec un étonnement qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Peut-être cette hardiesse ne lui déplaisait-elle point.

Andrée éclata de rire, un rire perlé comme le vieux salon n'en avait pas entendu depuis nombre d'années.

— Vraiment, mon oncle, dit-elle, votre air m'amuse. Vous me trouvez originale ? Il est heureux pour moi que j'aie ce caractère, autrement mes jeunes épaulés auraient ployés depuis longtemps sous le fardeau que je porte... Quelles précieuses vieilles choses vous avez ici ! ajouta-t-elle sans transition, se levant, et faisant le tour du salon. Cette console est agréable, seulement la poussière ronge la dorure. Et ces tasses !... C'est divin !... Comment pouvez-vous vivre dans une chambre aussi mal tenue ! Cette rue seule me fait mal aux nerfs : où avez-vous un plumeau ?

— Que vous importe ? Catherine est vieille et ne suffit pas toujours à sa besogne.

— Vous ne voulez pas me donner un plumeau ? Bien ! je prendrai mon mouchoir, s'il vous plaît.

Elle se déganta, et commença à essuyer les tasses de Saxe.

M. Bausset la regarda sans rien dire.

— Ces meubles sont mal disposés, reprit-elle.

Elle changea de place quelques sièges, arrangea les rideaux, posa sur la console une statuette en terre, puis vint se rasseoir tranquillement.

Malgré le mutisme de son oncle, il n'y avait pas de mécontentement sur son visage, qu'elle observait à la dérobée.

— Remerciez-moi, dit-elle en riant, votre salon a déjà un autre air.

M. Bausset haussa les épaules ; cependant son œil se promena autour de lui avec une certaine complaisance. S'il aimait quelque chose au monde, c'était sa vieille maison.

— Eh ! bien, reprit-elle gaiement, j'attends que vous me disiez merci !

— Merci, dit-il brièvement, la regardant avec attention.

Quel étrange contraste ils formaient tous deux !... Lui, courbé et vieilli avant l'âge, maigre et grisonnant ; elle, grande et belle, éclatante de fraîcheur, étincelante de jeunesse et de gaieté !

— Quels appointements aviez-vous ? demanda-t-il brusquement après quelques instants de silence.

Elle ne répondit pas immédiatement, et parut l'étudier curieusement.

— J'avais douze cents francs par an, dit-elle enfin.

— Et n'avez-vous pas fait d'économies là-dessus ?

— Si, répondit-elle froidement ; en sortant de chez madame de Maurel, j'avais deux cents francs.

— Qu'en avez-vous fait ?

— J'ai offert une coupe de Sèvres aux amis qui m'ont reçue.

— Quelle folie ! s'écria-t-il avec indignation. Mais c'est du délire !... Et le reste, vous le dépensiez ?...

— A ma toilette, répondit-elle d'un ton calme, surveillant l'effet qu'elle produisait sur lui !

Il bondit dans son fauteuil.

— Et vous voulez qu'on s'intéresse à vous ?

— Oh ! je ne veux rien, je vous prie de croire, et je ne tiens à plaire à personne ; je compte me suffire dans un très bref délai... Vous lisiez ? ajouta-t-elle, se penchant sur la table.

Elle s'empara du livre.

— Laissez-moi vous lire une ou deux pages ; cela me rappellera un mauvais temps qui est passé.

Et, sans attendre de réponse, elle continua le chapitre commencé.

Elle avait le don, si rare et si délicieux, de bien lire. Sa voix était une musique, elle parcourait en se jouant le clavier des émotions humaines, et quand elle ferma le livre, elle comprit que M. Bausset était encore sous le charme.

— Adieu, mon oncle, dit-elle, en se levant. Je vois que cela vous a plu, et je vous laisse sous cette impression, la seule bonne, je le crains, que j'aie produite sur vous.

— Vous lisez à merveille, dit-il enfin, et, en dépit de vos absurdités, vous n'êtes pas la première venue. Reviendrez-vous ?

— Si vous m'en priez.

— Oh ! oh !... Eh ! bien, je vous le demande.

— Ce n'est pas assez ; vous m'avez très mal reçue, priez-moi.

— Je vous en prie, dit M. Bausset en riant. Me lirez-vous encore ?

— Sans doute. Mais procurez-moi un plumeau, de grâce ; cette poussière m'étouffe. Je ne sais comment on peut vivre au milieu de toutes ces belles choses sans un peu de confortable. A bientôt, mon oncle.

— A bientôt... Savez-vous que vous êtes indépendante ?... C'est rare. Votre cousine l'est aussi, mais elle me craint, et c'est ce que je hais par-dessus tout... Allez ; — je ne me dérange jamais, vous connaissez le chemin.

Andrée rencontra Catherine dans le vestibule.

— Au revoir, ma bonne... Êtes-vous toujours un fin cordon-bleu ?

— Ah ! mademoiselle, ce n'est plus comme jadis... Dans ce

temps-là, monsieur recevait encore quelquefois ; maintenant, nous ne voyons plus personne, et je me perds la main, voyez-vous !

— C'est fâcheux, Catherine, car mon père, qui était un gourmet se rappelait toujours vos salmis et vos timbales... A bientôt, nous nous reverrons...

Un sourire de triomphe illuminait le visage d'Andrée tandis qu'elle parcourait les petites rues tortueuses de la ville. Elle sut cependant prendre un masque de calme indifférence en rejoignant Gabrielle dans le petit salon.

— Eh bien ? dit celle-ci en souriant, comment s'est passée cette terrible visite ?

— Très mal d'abord ; je lui ai dit des duretés, et il m'a appelée folle et prodigue. Puis, nous nous sommes réconciliés et il m'a « suppliée » de revenir.

— Ah ! tant mieux ! dit Gabrielle avec chaleur. Si vous pouviez arriver jusqu'à ce cœur si défiant ! S'il voulait assurer votre situation !

Andrée la regarda avec étonnement.

— Vous êtes une bonne fille, dit-elle avec une légère émotion. Vous valez mieux que moi... On m'avait bien dit que vous étiez une sainte.

— Moi ! parce que je vous aime et vous souhaite du bien !...

Andrée sembla un moment embarrassée, mais bientôt elle secoua la tête, comme pour chasser un sentiment importun, et elle recommença à causer et à rire avec son entrain habituel.

Le dimanche suivant, Andrée fut présentée au petit cercle de mademoiselle de la Morlière. Celle-ci, bien que se montrant à son égard aussi strictement polie que lui commandaient ses devoirs de maîtresse de maison, ne lui fit pas l'accueil qu'on eût pu attendre de son caractère expansif et sembla l'étudier avec une certaine sévérité.

Lorsque Robert entra, et qu'il salua la nouvelle venue, celle-ci, charmé de retrouver au milieu de ces étrangers une figure de connaissance, l'accapara sans se soucier des regards fixés sur elle de tous côtés, et commença avec lui une conversation à voix basse, l'entretenant de mille riens spirituels, lui parlant de Paris, lui communiquant ses remarques moqueuse sur ceux qui l'entouraient.

Le jeune homme essaya plusieurs fois d'échapper à cet aparté, qui pouvait sembler impoli aux autres personnes.

Andrée ne tarda pas à s'apercevoir qu'il regardait autour de lui d'un air distrait. Ses yeux, suivant ceux de Robert, s'arrêtèrent sur mademoiselle de la Morlière, dont le front se creusait d'un pli de mécontentement, puis sur Gabrielle, qui, silencieuse, et plus pâle qu'à l'ordinaire, semblait ne prendre part qu'avec effort à la conversation de deux jeunes filles, placées près d'elle.

— Je vois que nous ne parlons plus la même langue, dit Andrée d'un ton piqué ; vous êtes donc devenu provincial à ce point de trembler devant cette vieille fille, ou de soupçonner après la société de cette jolie rêveuse que j'ai l'honneur d'avoir pour cousine ?

Robert protesta, et l'assura du plaisir qu'il avait à causer de Paris avec elle.

— Hum ! je ne sais si je dois vous croire !... Avant que je vous laisse aller, dites-moi si vous êtes épris de Gabrielle.

Robert resta un instant silencieux.

Quelle folie ! dit-il d'un air contraint, et essayant de plaisanter. Je trouve mademoiselle Gabrielle charmante, mais...

— Mais vous poursuivez toujours votre dot ?

Ces paroles, que Robert avait souvent prononcées, et ce ton léger lui parurent si choquants dans la bouche d'une autre, qu'il eut presque honte de lui.

— Vous savez que je n'ai rien, dit-il, comme pour s'excuser.

— Oh ! ce n'est pas moi qui vous blâme !. Seulement, c'est dommage... Regardez Gabrielle... Je suis sûre qu'elle m'en veut de la priver de vos attentions. Allons, je vous rends à elle, rien que pour voir si vous la ferez sourire !

Hélas ! ces derniers mots n'avaient point été dits assez bas, et la teinte pourpre qui couvrit les joues de Gabrielle apprit à Robert qu'elle avait entendu...

Ses compagnes continuaient à babiller joyeusement, mais tout en essayant de leur répondre, elle sentait que le regard du jeune homme était fixé sur elle, et comprenait combien cette malencontreuse rougeur devait confirmer pour lui les paroles d'Andrée. Elle ne leva pas les yeux, et elle sut gré à Robert d'épargner son angoisse, et de ne pas s'approcher d'elle en ce moment.

Qu'allait-il penser ?... C'en était fait, en tout cas, de la tranquillité et du repos de la pauvre enfant. Elle ne pourrait s'empêcher d'éprouver devant lui une gêne et un malaise qui le paralyseraient inévitablement...

Puis, sa dignité de jeune fille n'était pas seule en jeu. Les paroles d'Andrée avaient porté la lumière dans son cœur. Un secret qu'elle ignorait elle-même avait été brutalement mis au jour par cette cruelle pénétration féminine... Oui, elle souffrait de la coquetterie d'Andrée comme elle avait souffert de la pensée de Robert pouvait avoir des sentiments cupides. Elle s'était donc laissée prendre à une affection, qui, évidemment, n'était point partagée ? Elle n'avait pas veillé sur elle-même avec assez d'attention et de vigilance ?... Une douleur aiguë s'empara de son cœur, mais nul ne put la deviner sous le calme de son visage.

La soirée lui parut interminable. Lorsque enfin on se sépara mademoiselle Julie l'embrassa tendrement et lui dit tout bas :

— C'est une franche coquette, mais elle ne réussira pas près de M. Varey ; il est résolu à ne jamais épouser une femme pauvre, et a enduré son cœur contre tout ce qui pourrait le détourner de ce dessein.

Quand Gabrielle put enfin trouver la solitude dont elle éprouvait un si grand besoin, elle pesa chacune de ces paroles, et arriva à la conclusion que sa vieille amie l'avait devinée, elle aussi, et que son affection à la fois austère et tendre avait voulu prémunir contre de vaines espérances, ou guérir brutalement, mais sûrement, la blessure de son jeune cœur.

Elle s'agenouilla devant son lit, et joignant les mains avec ferveur, attacha un regard prolongé sur le crucifix suspendu à la muraille.

Des larmes chaudes et abondantes roulaient sur ses joues, mais ce tribut payé à la faiblesse humaine n'empêchait pas ses yeux de briller du pur éclat de l'abnégation et d'une généreuse fermeté.

En se relevant, elle prit son journal de jeune fille, memorandum où elle inscrivait à peu près quotidiennement ses impressions et ses pensées, et le feuilleta rapidement.

Le nom de Robert ne s'y trouvait pas une seule fois ; mais ces pages intimes reflétaient de temps à autre, en matières d'art ou de littérature, par exemple, les aperçus fins et ingénieux que lui avaient fait entrevoir ses conversations avec le jeune percepteur.

Elle déchira d'une main ferme le petit cahier, et, le jetant dans la cheminée, en approcha une allumette enflammée.

Le papier jaunissait, se tordait, noircissait, se consumait, et ne laissa bientôt qu'un petit monceau de cendres.

— Jo n'écrirai plus mon journal, se dit-elle résolument ; je dois éviter de me replier sur moi-même, et bannir la pensée douloureuse qui s'est emparée de son cœur. Si je l'ai aimé, c'était, je le crois, involontairement ; maintenant, je serais coupable en n'oubliant pas ce vain rêve.

Elle s'assit à son petit bureau, prit un livre allemand, un dictionnaire et des feuilles commencées. Sa plume resta un instant immobile entre ses doigts ; en dépit de sa courageuse résolution, elle souffrait, et il semblait qu'un sombre nuage eût voilé à jamais le soleil de sa radieuse jeunesse.

Lorsque sa plume posa sur le papier, ce fut pour tracer au haut de la page ce mot divin, qui sembla un baume à son cœur, un rafraîchissement à ses yeux : « Fiat voluntas tua ! »

L'ennemi était vaincu, une tranquillité soudaine se répandit sur son visage pâle, et elle commença à traduire courageusement.

Des difficultés de tout genre l'arrêtaient parfois ; mais elle poursuivait sans relâche le travail qu'elle s'était imposé. Lorsqu'elle cessa enfin cette tâche aride, l'étude avait relégué ses esprits, et, brisée d'une fatigue salutaire, elle s'endormit d'un paisible sommeil.

Le lendemain, elle se leva de grand matin, malgré sa veille prolongée, et, selon sa coutume, elle se rendit à l'église. Julie la vit d'abord entrer au confessionnal du vieux et vénérable prêtre qui dirigeait sa conscience, puis s'agenouiller à la table sainte, et se relever sereine, les traits éclairés de cette joie intérieure qui ravit l'âme au-dessus de ses épreuves.

Une larme mouilla les yeux de la vieille fille.

— Il n'y a que les chrétiens, pensa-t-elle, pour porter, le sourire aux lèvres, le trait qui déchire leur cœur, et à eux seuls est donnée, avec cette manne divine, la force de vaincre leurs sentiments les plus chers et les plus intimes. Ah ! Robert, Robert, prenez garde !... Le bonheur est là, sur votre chemin... le bonheur et le salut, peut-être... Passerez-vous donc devant eux en détournant la tête ?

XIII

— Monsieur Varcy, quelle est, s'il vous plaît, votre opinion sur les femmes auteurs ?

Cette question était adressée à Robert par la voix railleuse d'Andrée, un soir qu'on s'était réuni chez les de Kersall.

Mademoiselle de la Morlière jeta un regard courroucé à la jeune fille, Gabrielle ne leva pas les yeux de dessus son ouvrage.

— Mais... cela dépend de ce qu'elles écrivent, naturellement, répondit Robert. Ainsi, certains livres qui, de la part d'un homme, seraient de mauvaises actions, deviennent à mon avis des crimes s'ils sortent de la plume d'une femme, que son sexe, sa mission, l'aurole dont elle est entourée, forcent à une retenue et à une délicatesse encore plus grandes, s'il est possible...

— Soyez plus précis ! il ne s'agit pas de livres blâmables, mais seulement de ce fait qu'une femme devient auteur. N'admirez-vous pas cette humble et faible créature possède un sens assez sublime pour s'élever au-dessus des soins vulgaires du... pot-au-feu ? — une intelligence assez indépendante pour braver certains préjugés existant autour d'elle et la terrible épithète de bas-bleu ?

— Une femme ne s'élève pas si elle néglige ses devoirs, dit en souriant le jeune homme, et il n'est pas de fonctions si modestes qui ne puissent être ennoblies. Quant à l'indépendance, je ne puis approuver une femme qui fait bon marché de l'opinion des autres.

Si elle peut, à un moment donné, ne pas écouter les on-dit, du moins ne doit-elle pas les braver. En un mot, si votre femme auteur n'écrit que pour acquérir une vaine gloire, je ne saurais l'admirer. J'admets rarement qu'une femme se présente devant le public.

— Bravo ! voilà qui est d'un homme raisonnable, dit Olivier, se rapprochant de la table où l'on causait ainsi. Ce n'est pas impunément qu'on sort de son rôle, et...

— Vous m'impatientez tous les deux ! s'écria mademoiselle de la Morlière, haussant les épaules. Quoi ! partageriez-vous à cet égard les préjugés des cerveaux étroits ? Une femme ne peut-elle, tout comme les hommes, servir la cause de la vérité, alimenter la saine littérature, employer à l'effusion du bien les lumières et les talents qu'elle a reçus de la Providence ?

— Oh ! sans doute, répliqua M. de Kersall, mais quel écueil, et comme des devoirs si différents sont difficiles à concilier ! Si cette femme a des parents, un mari, des enfants, saura-t-elle ménager les fonctions toutes féminines, qui lui sont dévolues, en se lançant dans la carrière des lettres ? L'attrait d'une occupation intellectuelle ne fera-t-elle pas tort à la modeste aiguille ou à la surveillance du ménage ? Saura-t-elle, enfin, résister à certains entraînements, et se tenir dans la limite étroite, hors de laquelle l'utilité de sa mission cesserait d'exister pour faire place à des productions dangereuses, ou même oiseuses ? Le désir de plaire au public ne fera-t-il pas devier sa conscience ? Restera-t-elle le défenseur fidèle de la religion et de sa morale douce, mais austère ? On peut faire tant de mal à certains esprits par le seul exposé d'un sentiment trop vif ou d'une situation fautive !

Robert fit un signe d'approbation.

— Je pense tout à fait comme Olivier, dit-il, et j'ajoute que si une femme peut légitimement écrire, il est bon, il est presque nécessaire qu'elle ait atteint l'âge de la raison et de l'expérience, et passé celui des entraînements. D'ailleurs, l'esprit et le style sont rarement suffisamment formés dans la première jeunesse.

— Vous êtes des juges tellement redoutables, dit Andrée en riant, et en s'appuyant nonchalamment sur le dossier de sa chaise, que je me garderai bien de vous annoncer les débuts d'une « authoress » de votre connaissance.

Les de Kersall et Robert se regardèrent avec étonnement, tandis que Gabrielle restait impassible, et que mademoiselle Julie tricotait plus furieusement que jamais.

— Est-ce à vous que nous devons adresser un compliment ? demanda Olivier en souriant.

— A moi ! non certes !

— Eh ! non, c'est à Gabrielle !... dit le colonel sans bouger de la table de whist.

— Mademoiselle Gabrielle !... s'écrièrent à la fois Robert et M. de Kersall saisis de surprise.

— Oui, et pourquoi pas ? Ne peut-elle pas s'amuser à cela aussi bien qu'à autre chose ? Je pensais qu'elle vous l'avait dit... Du pique, mon cher du. Quesnay, reprit-il, se remettant à sa partie.

Gabrielle releva la tête ; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Il ne s'agit que d'une nouvelle imitation de l'allemand, dit-elle d'une voix altérée. Je ne pensais pas qu'Andrée m'eût trahie...

— Je ne garde point les secrets qu'on ne me confie pas, dit Andrée d'une voix incisive, et je ne suis redevable de celui-ci qu'à ma seule pénétration ; de plus, je vous ferai remarquer, ma chère, que c'est mon oncle qui vient de tout découvrir.

Gabrielle ne répondit rien. Madame de Kersall et sa mère se penchèrent en même temps vers elle et l'embrassèrent avec une sympathie muette plus éloquente que des paroles. Olivier lui tendit la main.

— Laissez-moi vous complimenter si vous avez réussi, dit-il sérieusement, et ne prenez pas pour vous tout ce que j'ai dit. Je sais que vous ne pouvez agir que comme une noble et pieuse fille que vous êtes ; il ne me viendrait jamais à l'idée que vous puissiez négliger vos devoirs d'intérieur, ni que l'œuvre en question ne fût parfaitement utile et religieuse.

Gabrielle le regarda avec reconnaissance.

— Jamais, dit-elle doucement, je n'écrierai un mot dont je puisse un jour me repentir... Elle est trop grande la responsabilité de quiconque tient une plume et voit multiplier et répandre ses idées, ses écrits... Je n'ai signé que des initiales... j'espère qu'on ne m'accusera pas d'une vanité puérile...

— Et comment avez-vous pu faire publier cette nouvelle ? demanda Robert avec intérêt. Je ne doute pas de votre talent, mais il est difficile de réussir !

— Mademoiselle de la Morlière a fait, en effet, pour moi, plusieurs tentatives infructueuses... On refusait même de lire mon manuscrit... Sur le conseil de mon excellente amie, je me suis adressée à madame... directrice d'une publication littéraire, et je l'ai fait en toute franchise... avec la confiance que m'inspiraient ses écrits... Jamais je n'oublierai sa réponse !

Gabrielle s'arrêta, essayant vainement de dominer son émotion.

— C'est elle qui va faire publier mon manuscrit... Que Dieu la récompense ! je sais que ce qu'elle a fait pour moi, elle l'a fait pour d'autres... que son cœur est encore, s'il est possible, plus grand que son talent... A l'entendre, on l'oblige en la mettant à même d'être utile. Faire du bien lui est aussi naturel que de vivre !

Sa voix tremblait de reconnaissance, et dans son regard brillait cette expression d'enthousiasme, si rare mais si délicieuse chez elle.

— Vous me garderez le secret, dit-elle après un moment de silence ; je ne veux pas qu'on le sache ici, et ma chère Léonie me pardonnera ce petit mystère, dont elle comprendra le motif...

Andrée fit entendre un léger ricanement.

— Bah ! ma chère ! allez-vous nous faire croire que vous écrivez pour le seul plaisir de voir un G. et un B. au bas d'une page d'impression, ou encore dans le but platonique de faire du bien ?

— Oui, elle nous fera croire que ses motifs ne peuvent qu'être honorables et utiles ; nous le croyons même d'avance, dit lentement madame du Quesnay, d'une voix un peu sévère.

Andrée haussa imperceptiblement les épaules, et l'on se mit à parler d'autre chose, à l'inexprimable soulagement de Gabrielle.

Quand Robert rentra chez lui, un peu soucieux, et songeant malgré lui à l'incident de la soirée, il fut fort étonné de trouver Jacqueline encore levée. Ce fait était tellement en dehors des habitudes de la bonne fille, qu'il lui demanda pourquoi elle s'était crue obligée de l'attendre.

— Oh ! monsieur, dit-elle, encore toute rouge d'émotion ; c'est ma nièce qui est venue m'annoncer son mariage et me conduire son futur, un beau gars, et qui vous aime joliment, allez, monsieur ! C'est Jean Sourteau, de la manufacture. Il va à la Société, et depuis que monsieur lui a appris à calculer, il a été nommé surveillant de son atelier, ce qui a changé sa position et lui permet d'épouser Jeanne-Marie.

Robert ressentit une vive satisfaction. Il s'était dévoué à l'œuvre fondée par Olivier, et avait fini par y prendre un intérêt réel. L'ouvrier en question lui était en effet redevable de certaines connaissances primaires, et il était heureux d'apprendre que ces connaissances avaient eu une influence favorable sur son avenir.

— Sourteau est un bon garçon, Jacqueline ; je suis bien aise qu'il épouse votre nièce, et je ferai certainement un cadeau aux mariés. Dites-moi ce qui leur plairait ?

— Quoi !... Monsieur mettrait-il bien une pièce de cent sous pour acheter un pou de vaisselle ?

— Va pour la vaisselle, dit le jeune homme en riant ; et avec quelque chose pour la future, par exemple ?

— Comment, monsieur veut ?... Ah ! il y a chez mademoiselle Julie des coiffes !... c'est à faire pâmer d'aise ; toutes les riches paysannes en achètent... Mais on les vend cher ! J'ai marchandé, et cela va bien à huit francs !

— N'importe, j'irai demander à mademoiselle de la Morlière de m'en choisir une. Puisque vous avez renoncé aux vanités du monde, ma brave Jacqueline, c'est votre nièce qui doit hériter des petits cadeaux que je vous aurais faits si volontiers.

Le lendemain, en effet, Robert se dirigea vers la place. Il regarda par hasard la fenêtre qui servait de montre, et aperçut des morceaux de mousseline brodée devant lesquels s'extasiaient deux ou trois vieilles femmes.

Il s'approcha de plus près. C'était vraiment un merveilleux travail, une broderie digne des fées, et les dessins, originaux et élégants, lui semblèrent différer totalement de ceux qu'on voit d'ordinaire exécutés au plumetis ou au point d'arme. Ces bleuets, formant une couronne élégante, ce semis de boutons de rose, cette branche de lilas... Il les avait vus quelque part... Oh ! et ces fuschias !... Plus de doute, c'étaient les bonnets dessinés pour Gabrielle !

Il entra précipitamment ; mademoiselle de la Morlière était seule.

Elle lui indiqua un fauteuil sans se déranger.

— Que dites-vous de cette peste d'Andrée, s'écria-t-elle sans préambule ; elle a le talent de me faire sortir de mon caractère. Depuis son arrivée, Dieu me pardonne ! j'ai eu à m'accuser de plus d'impatiences et de manque de charité que je n'en avais jadis pendant une année entière ! Oh je vois le bout de l'oreille ! Elle en veut à Gabrielle !

— Et pourquoi, grand ciel ?

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

"LE FEUILLETON ILLUSTRE"

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centimes la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : "Feuilleton Illustré, Boite 1086 B. P."

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MON REAL